

gros nœud de satin. Et, comme la veille aussi, l'anière la contemplait, ressaisie de sa même impression d'admiration craintive.

— Voyons ! la *duchesse*, embrasse-là donc, cette brave fille qui t'a repêchée ! s'écria Guillaume.

Tiomane devina que la si belle demoiselle hésitait devant sa vieille robe de toile, plus déteinte que jamais, et elle la comprit, sans lui en vouloir.

Cependant la paysanne se trouvait élevée au rang d'héroïne. De nouveau on s'empressait autour d'elle. La mère de Maritza la comblait de caresses.

Madame de Sorgues ressemblait absolument à sa fille, ou plutôt Maritza, comme une adorable réduction, reproduisait en tout la splendide beauté maternelle : mêmes cheveux, mêmes yeux, même teint, même suavité, même perfection de lignes, jusqu'à ce calme hautain, cet air délicat et précieux, cet orgueil excessif de soi, cette morgue inconsciente d'idole, ignorante de l'existence pratique et naïvement persuadée que le monde entier a pour fonction unique de la servir et de l'adorer. Toute petite et très mince, cette si jolie maman avait gardé des mines presque de jouvencelle ; chacun la prenait aisément pour la grande sœur de ses enfants. Au reste, Smyrniote et d'origine arménienne, comme la plupart des Orientales, elle s'était mariée très jeune, à seize ans. Son caractère rappelait bien celui des femmes de sa race : molle, indolente, exclusivement occupée du soin de se parer, le cerveau légèrement engourdi par l'abus des cigarettes turques ; néanmoins volontaire et fantasque, fastueuse, prodigue, susceptible à l'occasion d'enthousiasmes, d'engouements surtout.

Certes, la pauvre Tiomane n'aurait jamais attendu si magnifique récompense pour une action que son âme généreuse estimait fort naturelle.

Le même jour, à la brume, elle venait à peine de rentrer la *Grise*, quand une calèche, attelée de deux chevaux s'arrêta devant la misérable chaumière. Madame de Sorgues et ses enfants en descendirent. Tiomane allumait le lumignon de pétrole. Assise auprès du poêle où cuisait la soupe aux choux du souper, la maîtresse du logis, la mère Jean, allaitait son dernier né, tandis que deux gros marmots, l'un de cinq ans, l'autre de trois, jouaient au milieu de la pièce.

En pénétrant dans ce taudis, la grande dame eut un haut-le-cœur et fit presque un mouvement de retraite. Tiomane, ahurie, se précipita pour débarrasser une chaise boiteuse, à demi dépaillée, et l'offrit à la visiteuse, qui la refusa. La mère Jean regardait, sans se bouger, hébétée par la surprise. Avec son franc sourire, Guillaume raconta que, au retour d'une promenade au bois de Verton, en passant, sa mère avait tenu à venir elle-même acquitter une dette.

— Nous te devons bien une visite, l'anière, ajouta-t-il gaiement, et nous t'apportons un petit souvenir... Tiens ! voici un livret de la Caisse d'épargne... Sœur Victoire y a déposé deux mille francs de notre part, à ton nom. Ainsi, ma brave fille, il paraît que, quand tu seras grande, tu seras un parti dans ton village... tu auras un dot...

Le cœur est un incomparable maître d'éloquence. Tiomane, violemment émue, avait accepté le petit livre, sans comprendre la valeur du cadeau, mais pénétrée de l'intention de bonté, ayant l'instinct de la délicatesse d'une telle démarche. En face des trois visiteurs restés debout, presque sur le seuil, elle les regardait, tour à tour, comme si elle les eût confondus dans une même adoration. — Elle fondit en larmes.